

Analyse du générique de *Bienvenue à Gattaca*

Par Evelyne Larousserie, Professeure-relais pour Collège au cinéma 77

Avant de commencer, il est important de demander aux élèves quelles représentations ils ont de la science-fiction.

Rappel (Source Wikipédia) : La science-fiction est un genre narratif, principalement littéraire (littérature et bande-dessinée) et cinématographique. Comme son nom l'indique, elle consiste à raconter des fictions reposant sur des progrès scientifiques et techniques obtenus dans un futur plus ou moins lointain (il s'agit alors également d'anticipation), ou physiquement impossibles - du moins en l'état actuel de nos connaissances. Elle met ainsi en œuvre les thèmes devenus classiques du voyage dans le temps, du voyage interplanétaire ou interstellaire, de la colonisation de l'espace, de la rencontre avec des extra-terrestres, de la confrontation entre l'espèce humaine et ses créations, notamment les robots et les clones, ou de la catastrophe apocalyptique planétaire.

L'intrigue des récits de science-fiction peut se dérouler sur Terre (utopie, dystopie, contre-utopie) ou dans l'espace (vaisseau spatial, exoplanètes).

Elle peut décrire la science dure avec le biopunk, le cyberpunk et postcyberpunk (robots) en partant des connaissances actuelles (scientifiques, technologiques, ethnologiques...).

C'est en 1929, à la suite de l'éditorial d'Hugo Gernsback dans le premier numéro du pulp magazine intitulé *Science Wonder Stories*, que le terme commence à s'imposer aux États-Unis, aussi bien dans les milieux professionnels que chez les lecteurs, remplaçant de facto d'autres vocables alors en usage dans la presse spécialisée comme « scientific romance » ou « scientifiction ».

On peut aussi comparer l'affiche du film à d'autres affiches de films de science-fiction sortis en 1997, afin de comprendre et d'être sensible à la différence d'approche de ce genre. Voir le diaporama joint (« Les films de fiction sortis en 1997 »)

Etude du générique

Le générique ouvre sur une citation, qu'on peut commenter : « Regarde l'œuvre de Dieu/Qui pourra donc redresser ce qu'il a courbé » :

- On peut faire remarquer aux élèves la manière dont cette citation est amenée. Elle arrive du silence et de l'obscurité (sur un fond noir : c'est évidemment assez classique, mais cela rappelle ici la Création)

- On peut s'interroger aussi sur ce choix de l'Ecclésiaste.

L'Ecclésiaste est un livre de la Bible se composant de réflexions générales, certaines passées dans notre langage courant (« rien de nouveau sous le soleil »), en paragraphes résignés évoquant le sens – ou son apparente absence – de la vie et débouchant sur quelques conseils pour la mener. On peut expliquer aux élèves que son thème est celui de la vanité (au sens de « ce qui est vain ») des choses humaines. Le livre s'ouvre sur un constat d'impuissance et de pessimisme : tout est vain, c'est-à-dire futile et insignifiant. Face à ce constat, le livre insiste sur l'importance de cette vie comme le seul champ d'activité et de réalisations importantes pour l'homme avant qu'il ne disparaisse du monde, de « prendre du plaisir avec la femme que l'on aime » et de « respecter les commandements ; car c'est là tout le devoir de l'homme ».

- Sur la citation en elle-même :

○ Il y a l'idée d'une inversion des valeurs : s'opposer à la création originelle, se sentir supérieur à Dieu.

○ On note aussi l'allusion à Prométhée (rappel Prométhée : Prométhée est principalement connu pour le vol du « savoir divin » (le feu sacré de l'Olympe), qu'il restitue aux humains entraînant la colère de Zeus. Courroucé par cette nouvelle tromperie, Zeus le condamne à être attaché à un rocher sur le mont Caucase, son foie dévoré par l'Aigle du Caucase chaque jour, et renaissant la nuit.) Ainsi, on peut se demander s'il y aura une punition à venir...

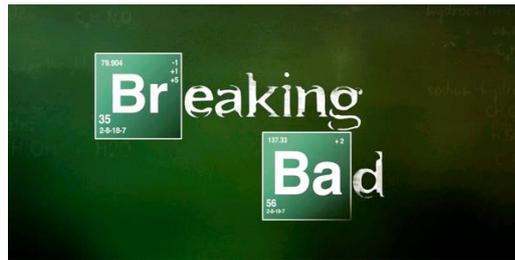
Une autre citation apparaît, de William Gaylin. (*William Gaylin est né en 1925. C'est un psychiatre américain, professeur de psychiatrie au collège des médecins et chirurgiens de Columbia. Il est cofondateur d'un institut indépendant de recherche en bioéthique, The Hastings Center. Il est également une figure de l'enseignement de la psychanalyse.*)

Le « Oui, nous toucherons à la nature, car c'est ce qu'elle veut » n'est évidemment pas innocent. Là aussi il y a une inversion des valeurs. On fait passer pour normal, pour entendu, une perversion de l'ordre naturel établi.

Le noir devient bleu. Ce bleu-là est un bleu froid, pur. L'idée du bleu de la création. D'autant que les lettres qui apparaissent sont blanches : cela accentue la pureté.

Certaines lettres commencent à se détacher. A noter le flou dans lequel les lettres se dessinent. Ce flou intéressant en ce qu'il rappelle la myopie du protagoniste ; en même temps, cette vue brouillée est une métaphore du film : on ne voit pas ce qui est essentiel, on ne veut pas voir la vérité ?

Les lettres floues deviennent nettes, comme un myope qui petit à petit voit mieux (à l'image du protagoniste). La netteté ne concerne pas n'importe quelles lettres : GATTACA. Ce sont les lettres du génome. Pour les élèves, on peut établir un lien avec le générique de *Breaking Bad*, qui utilise la même technique : mettre en valeur des lettres, symboles chimiques :



Il faut être attentif au son. On entend des sons intra utérins / étouffés / sons de l'espace. Il n'y a pas de musique.

Des objets tombent : on ne sait pas ce que c'est, mais on entend que le bruit est amplifié. Il n'y a que des gros plans, mais ce cadrage empêche de deviner ce que c'est. On peut s'amuser avec les élèves à imaginer ce que c'est. (On peut leur donner les images avant et leur demander ce qu'ils imaginent). Il faut réfléchir à ce que montrent ces gros plans sur l'esthétique du film : il y a une attention portée aux moindres détails, un regard scrupuleux ; l'accent est mis sur ce qu'on ne remarque pas d'habitude.

A noter : aucun humain n'est encore présent.

La musique n'arrive qu'après. On peut commenter l'effet produit.

Dans une fiche d'Histoire des arts élaborée par un professeur (source : <https://lewebpedagogique.com/musicarte/files/2013/10/3%C3%A8me-GATTACA-HDA-%C3%A9leve.pdf>) , on trouve cette explication :

« Une longue introduction sur un rythme de battement cardiaque, marqué par les contrebasses en pizzicato (=cordes pincées par les doigts), crée immédiatement chez le spectateur une angoisse et une identification au personnage de Vincent. Ces battements du cœur insistent également sur la faiblesse génétique de Vincent à qui on a prédit une mort prématurée d'un accident cardiaque.

Après vingt-quatre longues secondes, la mélodie se fait entendre aux violons. Cette attente semble annoncer, dès le début du film, qu'il faudra du temps à Vincent pour parvenir à ses ambitions. Ce thème tourne en rond autour des mêmes notes et des

mêmes rythmes, puis est réentendu transposé dans l'aigu, en crescendo. Tout ceci donne l'impression de monter graduellement un escalier (référence à l'escalier en vis en forme d'hélice de l'A.D.N.), lequel symbolise aussi l'idée de la capacité de l'homme à se hisser au-delà de sa condition sociale et génétique). »

Il y a de gros plans sur le corps. Ces gros plans empêchent de voir le corps en entier, et ce n'est pas innocent.

A observer : que fait ce corps ? Il se débarrasse de ses déchets. On voit et on entend des coups de rabot agressifs, comme si le corps n'était pas humain. Y a-t-il l'idée sous-jacente d'une recherche d'un corps parfait ? Faut-il enlever tout ce qui marque l'humanité d'un corps ? On ôte tout ce qui dépasse. Il faut être dans la norme.

A 3'25'', le corps semble être en prison. On le cache et on le dévoile en même temps : c'est le thème du film. On a l'air d'être transparent, de tout montrer, mais on cache ce qui est véritable.

La lumière bleue accentue le côté froid.

On se croirait presque dans une morgue. Tout est chirurgical.

On découvre ensuite le protagoniste non pas dans sa chambre (puisqu'il sort de sa douche), mais dans une sorte de « laboratoire ». L'attente du spectateur est déjouée. Il y a une incohérence apparente : le protagoniste est en peignoir dans un laboratoire ! A signaler : ce laboratoire se trouve en sous-sol : on ne voit pas la lumière du jour, comme si le but était de s'en échapper.

A noter aussi, le cadrage utilisé : le plan est très large, tout en horizontalité. Au bleu froid a succédé une couleur ocre. Là aussi l'attente du spectateur est déjouée : il y a une allusion à un temps du passé, à un « vieux film » alors qu'on est dans de la science-fiction ! On retrouve tout de même le bleu agressif et froid.

A noter, la composition parfaite du cadre. La pièce est exactement divisée en deux : la table de laboratoire / le lieu d'expérimentation sur le corps.

Les élèves peuvent relever ce qui permet de comprendre qu'on est dans de la science-fiction : l'appartement n'est pas classique, et les objets du quotidien sont détournés vers d'autres utilités :

- On voit que la douche n'est pas une douche classique, mais un incinérateur. Tout ce qui est humain (ou tout « défaut » humain) doit disparaître. Peut-on également y voir une allusion aux fours crématoires ? Cette douche sera revue à la fin du film : rappeler aux élèves que tout début de film contient en germe toute l'histoire, et est annonciateur du dénouement.

- Le frigo ne sert pas à conserver des aliments mais du sang et de l'urine. On conserve ce qui est vital. Est conservé aussi ce qui permet de déterminer l'identité d'une personne. Ce qui est normalement invisible ou caché est ici dévoilé. Pour

l'instant, on se demande quel est le but de cette conservation : cacher un dopage ? changer d'identité ?

On découvre ensuite le personnage en train de se coller la poche d'urine. Ainsi, il y a la confirmation que le personnage a quelque chose à cacher et va usurper l'identité de quelqu'un. D'autant qu'un gros plan suivant va dévoiler un bout de peau dans lequel on injecte du sang.

Il faut attendre la 4^e minute pour enfin découvrir face caméra le visage du protagoniste.

C'est toujours l'horizontalité qui est travaillée. A noter : l'abondance de lignes. Le décor est intéressant : pipettes, verres en abondance, bouts de peau.

Un très gros plan sur le doigt vient prendre la place d'Ethan Hawke. On comprend encore qu'il va y avoir usurpation d'identité. *[On peut voir le diaporama joint : les films sur l'usurpation d'identité]*

Le plan suivant est encore très large. Sont travaillées à la fois l'horizontalité et la verticalité. Comme si, maintenant, le personnage avait travaillé à son usurpation, il était enfin complet. Le cadrage est très rigoureux ; à noter, l'abondance des lignes très droites. Cette rigueur dans le cadrage est à l'image de la rigueur du personnage et de l'ambiance du film.

A noter aussi, une volonté de cacher et de montrer : les vitres cachent et dévoilent en même temps. C'est le thème du film : on n'a rien à cacher, mais on se cache quand même. Il y a également la volonté d'être transparent (à tous points de vue !)

On peut relever l'absence de mouvement de caméra, la rigidité extrême de la réalisation.

Au plan suivant, le cadrage est toujours très large.

Le bâtiment choisi n'est pas innocent. On peut commenter sa forme : imposante, massive. Il y a beaucoup d'ouvertures, mais minuscules ; c'est une métaphore du film : il existe toujours un espoir, même s'il est minime ?

Ce bâtiment existe réellement : c'est le Centre municipal du comté de Marin, en Californie, réalisé par l'architecte américain Frank Lloyd Wright en 1957. Il a déjà été utilisé dans *THX 1138* pour son rendu idéal d'un monde aseptisé et lénifiant. Toute en rondeur, nette et lisse, il illustre un univers et un cadre à la fois familiers et décalés, faits de bâtiments fonctionnels, de longs couloirs, d'immenses espaces impersonnels.

La couleur sépia utilisée n'est pas innocente. Les codes du récit de science-fiction sont encore modifiés : on a l'impression d'un retour dans le passé. D'autant qu'un mouvement de caméra (un panoramique ?) permet de découvrir une voiture,

parue sortir des années 50. Tout comme l'environnement du personnage principal, la voiture est impeccable, sans aucune salissure.

Le plan suivant, au cadrage encore très large, est encore travaillé dans son horizontalité. Seule la pointe tournée vers le ciel casse un peu l'ensemble rigide et dénote une volonté de s'élever (dans tous les sens du terme !)

L'environnement quant à lui est dépouillé de toute végétation et de toute nature, afin d'illustrer un monde où la nature n'a plus sa place et où le monde et la vie sont entièrement façonnés par la main de l'homme.

On note aussi dans le générique une opposition entre le feu et la glace.

Ce générique est assez long (presque 4 minutes), et insiste dès le début sur la solitude du personnage.

Evelyne Larousserie, Professeure-relais pour Collège au cinéma 77